

Pendant mes excursions je n'ai eu qu'à me louer des indigènes de la Tunisie ; les habitants de ce pays ne sont pas si farouches qu'on nous l'a voulu persuader jusqu'ici. Ils n'ont de barbare que le nom seulement.

Alger, 4 septembre 1860.

A. GUITER.

---

### CAMPAGNE DE KABILIE, EN 1850.

---

#### ROUTE DE SÉTIF A BOUGIE.

*CRAP. I<sup>er</sup>. Départ de Sétif. — Commencement de la route. — Entrée chez les Beni-Ourtilan.*

Une ordonnance ministérielle venait de rattacher Bougie à la subdivision de Sétif. Une route muletière entre ces deux points était le complément obligé de cette mesure.

La route devant traverser des populations d'une soumission douteuse et côtoyer des tribus insoumises, il fallait s'y montrer en nombre. Deux bataillons de zouaves, le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup>, quittaient Blida, le 16 avril 1850, pour se rendre à Sétif. Un bataillon de chasseurs à pied les accompagnait jusqu'à Sak-Hamoudi, quand il reçut inopinément l'ordre de rentrer en France.

A Aumale, la colonne se grossit d'un bataillon du 51<sup>e</sup>, sous les ordres du colonel de Lourmel. Le 27 on arrivait à Sétif.

La subdivision était sous les ordres du général de brigade de Barral, qui devait prendre le commandement de la colonne expéditionnaire, augmentée de bataillons du 16<sup>e</sup> et du 38<sup>e</sup> de ligne et d'un bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Avec des contingents de chasseurs d'Afrique et de spahis, de l'artillerie emmenant quatre pièces de montagne, du génie, du train, etc., la colonne réunissait un effectif de quatre à cinq mille hommes.

Nous dûmes séjourner une quinzaine de jours à Sétif.

A défaut de la tradition, les ruines qui restent de l'ancienne Sétif suffiraient pour attester son antique importance. L'historien de Jugurtha se tait sur son compte. Comprise d'abord dans la Numidie, on en fit, à la date de 297, d'après M. Dureau de la Malle, le siège d'une nouvelle province qui, de son nom, prit celui de Mauritanie sitifienna. Gouvernée par un *præses*, cette province était la moins considérable des provinces d'Afrique (1).

Sétif dut souffrir de l'invasion des Vandales. Les ruines qui s'y voient encore attestent un bouleversement antérieur à leur édification : au milieu des taillis se voient des pierres moulées ou chargées d'inscriptions. Le fort fut sans doute construit par les Byzantins.

Au quatorzième siècle de notre ère, Sétif était encore, dit Aboulféda, une grande ville, et même, ajoute-t-il, les arbres fruitiers y étaient abondants. Mais, deux siècles plus tard, Léon l'Africain nous parle de la décadence de Sétif, où les Arabes n'ont laissé que cent maisons habitables. Cette décadence ne fit que s'accroître, car lors de notre installation, Sétif ne présentait plus que des ruines considérables mais inhabitées. Nous nous y établîmes en 1839.

Sétif est entourée d'un mur d'enceinte carré. Les ruines romaines en occupent la partie nord-ouest. Toute la portion septentrionale de l'enceinte est envahie par des établissements militaires : bel hôpital, attendant une aile nouvelle pour être complet, casernes, belles et nombreuses écuries, etc.

Sur les deux autres tiers de l'enceinte, à un niveau inférieur, s'élèvent les constructions civiles, coupées par des rues qui se croisent perpendiculairement.

La partie occidentale est la mieux habitée. On y remarque une grande place ornée d'une fontaine, aboutissant à la porte d'Alger, près de laquelle s'élève, d'une part le bureau arabe, d'un style moresque, et de l'autre une mosquée surmontée d'un élégant minaret et construite aux frais des indigènes.

Au pied du mur antique qui soutient le quartier militaire, est une place dont le centre est occupé par un tremble plusieurs fois séculaire, le seul représentant de cette végétation dont parle

---

(1) Un siècle plus tard, Théodose, au dire d'Ammien Marcellin, fit de Sétif le pivot de ses opérations dans la première phase de la guerre qu'il fit au rebelle Firmus.

Aboulféda (1) De nombreux nids de cigognes sont suspendus à ses rameaux. Le vieux tremble est en pleine décrépitude ; bientôt il tombera de vétusté ; du moins son souvenir se perpétuera dans cette place, à laquelle nous avons donné son nom, et dans un essaim de jeunes trembles dont nous l'avons entouré.

La population de Sétif est d'un millier d'habitants. Cette population ne peut que s'accroître depuis que nous lui avons ouvert un débouché par Bougie. Et puis, outre ses céréales, Sétif exportera aussi les produits du Hodna.

Sétif occupe la partie orientale d'un plateau qui reçoit plus particulièrement à l'ouest le nom de Medjana : c'est par excellence une terre de céréales. Très faibles aux alentours de Sétif, les accidents de terrain sont plus prononcés à mesure qu'on s'en éloigne. A l'est, le plateau confine aux Eulma de Bazer, dont il est séparé par une petite chaîne pierreuse. Au midi, se dressent le pic isolé du Braham et la chaîne du Bou-Taleb. À l'occident, on entrevoit à peine les montagnes de Mansoura et des Mzita, très éloignées. Au nord, la vue se porte sur les deux chaînes de l'Anini et du Magris, distantes seulement de quatre lieues. L'oued Bou-Sellam contourne Sétif pour aller se perdre dans l'oued Sahel, en courant d'abord vers le nord, puis brusquement à l'ouest.

Pas un arbre ne s'aperçoit aux environs de Sétif. L'œil ne s'arrête que sur des moissons. C'est, comme au temps de Salluste : *Ager frugum fertilis, arbori infecundus.*

Outre les moissons, il existe aussi de bons pâturages et nous n'avons pas été étonné, soit de voir le génie de Sétif entouré, dans un bas-relief antique, de deux cavaliers, soit de lire sur des inscriptions tumulaires les noms de plusieurs prêtres de Cérès.

Parmi les nombreuses voies romaines irradiées de Sétif, deux étaient à la destination de Saldæ (Bougie). Nous devons suivre à peu près le tracé de la plus occidentale.

Le 9 mai, nous nous mîmes en route sous les ordres du colonel de Lourmel, le général de Barral ne devant nous rejoindre que le surlendemain. Le 38<sup>e</sup> de ligne avait commencé les travaux de route.

---

(1) Il faut se rappeler que ce journal de voyage a été écrit en 1850. — N. de la R.

Le pays que nous traversions dans le sens du nord-ouest était monticuleux ; parfois la roche se présentait à nu. Les flancs et les sommets de ces petites collines étaient souvent pierreuses et dépourvues de végétation, mais le long des vallées grandissaient de belles moissons.

Nous rencontrâmes, pendant cette première journée, quatre ou cinq massifs de ruines romaines. L'un d'eux a pour centre un grand édifice en carré long, dont les parties basses en fortes pierres de taille, sont parfaitement conservées, et qui dut assurément être autre chose qu'un édifice privé.

Le long du Bou-Sellam supérieur, se dresse un petit rocher creusé de trois ou quatre excavations d'environ un mètre et demi de long sur un demi-mètre de profondeur et autant de largeur. La partie émergée pouvait être de quinze mètres cubes. On se disait que ces excavations avaient eu une destination funéraire.

Nous allons camper chez les Oulad-Nabet. Au fond d'une petite vallée, où conduit une pente assez raide, un ruisseau coulait d'est en ouest ; quelques tentes étaient dressées sur ses rives ; à l'ouest, on apercevait, à la distance d'une lieue, environ, sur le sommet d'une colline, un marabout resplendissant de blancheur, dont j'ai perdu le nom.

Le 10, nous gravâmes les pentes de l'Anini. Après avoir franchi le col, nous aperçûmes bientôt le grand bassin d'Aïn-Roua, où le 5<sup>e</sup> nous avait précédés pour préparer la route. Un instant, on crut que la halte s'y ferait : une riche fontaine, un beau gazon, tout nous alléchait ; et puis des ruines s'étendaient au fond de la vallée. Mais nous ne devons nous arrêter qu'à trois lieues de là, dans le bassin des Ouled-Nemdil.

Nous glisserons rapidement sur ce point de notre route, que nous devons parcourir à notre retour.

Il était midi quand nous arrivâmes au bivouac ; aussi le soldat, fatigué, murmurait.

Le lendemain, on fit séjour ; le général nous rejoignit et nous nous fîmes prêts à partir le 12.

Nous reviendrons plus tard sur le bassin des Oulad-Nemdil : sa description et celle du trajet de ce point à Aïn-Roua nous paraît devoir être mieux placée à côté de la discussion que nous ferons du trajet probable de la voie romaine. Nous devons quitter le tracé de cette voie pour nous jeter à gauche vers les Beni-Orrtilán.

Le 12, on se dirigea donc directement à l'ouest, gravissant d'abord une éminence couverte de moissons, puis retombant sur des pentes assez tourmentées, schisteuses, couvertes de broussailles, d'un parcours difficile, qui nous conduisirent sur la rive droite de l'Oued Bou-Sellam, où l'on fit la grande halte. On traversa le Bou-Sellam et l'on vint camper sur sa rive gauche au point de confluence de l'Oued-Meguerba, venu du sud.

Ici, la vallée du Bou-Sellam est profondément encaissée; il en est de même de son affluent. Je montai sur le cap montueux qui se dresse au levant du point de confluence, pour embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble du pays. Le Bou-Sellam décrivait un cours sinueux sur sa rive gauche, dans la direction du nord-ouest, s'étendait transversalement à une petite chaîne au sommet dentelé et portant un village sur chacun de ses quatre sommets assez brusques d'abord; les pentes se brisaient contre un gros contrefort baigné par le Bou-Sellam. A l'est, la chaîne se déprimait brusquement pour descendre à la rivière; et, dans le lointain, à travers cette dépression, j'entrevois déjà le pic aigu du Takentoucht. La chaîne se prolongeait à l'ouest par un mamelon couronné d'un arbre, dont les flancs étaient escarpés et déchirés par des éboulements.

Je demandai le nom de ces villages, on me répondit : Aqualeia. Plus tard, il me fut dit que leur proximité respective et leur position sur la crête rectiligne d'une même chaîne n'était qu'apparente.

J'allai visiter ensuite les hauteurs de la rive gauche de l'oued Meguerba. Elevées et à pente rapide, elles se creusent, du côté de la chaîne éboulée dont il vient d'être question, d'une large vallée dominée par des collines que couronnent deux ou trois villages; leurs maisons blanchies, les jardins et les massifs de verdure qui les entourent donnent à ces villages un aspect riant et pittoresque.

A mi-côte, je rencontrai d'abondantes roches de gypse, dont quelques-unes accusaient une exploitation récente, puis quelques petits cristaux de quartz hyalin.

Le lendemain, 13, laissant à droite l'oued Bou-Sellam, nous faisons d'abord l'ascension d'un immense demi-cône schisteux et à pentes rapides, adossé à un plus grand massif. La veille on avait dû pratiquer des rampes pour faciliter le passage des mulets. Nonobstant ces rampes, le soldat grimpait au plus court et arrivait au sommet, essoufflé, toussant et crachant.

A notre gauche, se dressait une crête rocheuse par fois taillée à pic, et dont nous suivions les flancs à mi-côte. Le sol, cependant, n'était point mauvais : malgré l'élévation, de nombreux genêts y croissaient, et les moissons étaient abondantes et bien nourries.

A droite, se creusait un profond ravin, bordé par des hauteurs plus escarpées, plus rocheuses, plus sauvages, plus rarement semées de moissons : elles semblaient se prolonger de celles que nous avons vu porter les villages d'Aqualeia : deux ou trois petits villages s'y voyaient aussi. Le torrent qui coule au fond du ravin me fut dit plus tard être le Zefradj.

Nous apercevions toujours, dans le même sens, au Nord, le pic du Takentoucht et les sommets dentelés du Bouandag et du Kandirou, qui lui font suite.

En portant le regard en amont, on apercevait un pays moins nu, sur la rive droite surtout, où se voyaient quelques arbres clairsemés. Une pente assez raide nous conduisit à la rive gauche.

Supérieurement, le torrent se bifurquait, et, dans l'angle de confluence, se dressait un immense rocher taillé à pic : issu par des pentes douces des hauteurs voisines, ses flancs étaient aussi moins abruptes. Le long de l'affluent du Zefradj, affluent dont nous longions le cours accidenté, la roche est en partie cachée par de grands chênes, qui doivent sans doute aux difficultés du terrain d'avoir été respectés.

Quelques jardins bordent la rive escarpée du torrent : plusieurs plantations de figuiers sont d'une date très récente.

Le massif que nous laissions de l'autre côté du torrent, est couvert de grands arbres : à droite le sol est aride et nu.

Des groupes de Kabiles assis sur les croupes que nous laissions à notre gauche, nous regardaient silencieusement passer. Il fallait s'en approcher ou les observer attentivement pour se dire que ces masses blanchâtres étaient des êtres vivants et non point des pierres de taille ou des futs de colonnes antiques fichés en terre.

Bientôt l'aspect du pays fut moins triste. On aperçut à gauche quelques villages ; les arbustes devenaient moins rares et nous allions les rencontrer en épais fourrés. Nous avons atteint le col.

L'horizon venait de s'agrandir. Nous étions alors à peu près

au centre d'un immense demi-cercle tracé par le cours du Bou-Sellam, ayant les Reboula à droite et les Beni-Brahim à gauche. A quelques kilomètres en avant de nous, se dressait le point culminant du massif du Reboula, croupe aux flancs boisés d'une épaisse broussaille. Nous ne plongeâmes qu'un instant dans la vallée du Bou-Sellam : laissant à droite les sommets du Reboula, nous marchions à mi-côte à travers les arbustes et dominant la large vallée des Beni-Ourtilan et les montagnes contiguës des Beni-Brahim. La plupart des villages de cette dernière tribu se découvraient. Leur aspect était riant et pittoresque ; perchés sur des mamelons, entourés de massifs de verdure et de moissons, ils étaient reliés entre eux par des routes nombreuses, tantôt suivant les crêtes, tantôt serpentant le long des pentes, entre deux haies rehaussées de grands arbres.

Après une longue et pénible course, on finit par s'arrêter sur les flancs du grand mamelon central. Il était près de midi : nombre de traïnards suivaient la colonne, criant la fatigue et la soif. L'eau fut à peu près suffisante pour la grande halte.

La vue se portait au loin vers le sud. Dans la direction du sud-ouest, on me fit voir à l'horizon deux petits mamelons inscrits dans une grande courbe : c'étaient, deux mamelons du voisinage d'Aumale, et derrière eux s'élevait le Djebel-Dira.

A l'ouest, et près de nous, se dressait le Djebel-Agrou Iflan, dont nous allions nous approcher.

On se remit en marche, et bientôt nous vîmes les villages se multiplier autour de nous : je pris le nom de quelques-uns. Laisant à droite celui de Fentichilt, nous passâmes par le village d'Iril-Oufilla.

A mesure, nous apercevions plus distinctement la vaste courbe dessinée par l'Agrou-Iflan.

A gauche, à la naissance de cette courbe, se dresse un énorme rocher taillé à pic, au sommet déchiqueté et sur lequel nous ne tardâmes pas à distinguer des têtes humaines. C'étaient les femmes des Beni-Ourtilan, qui s'étaient réfugiées là-haut, pour attendre l'issue douteuse d'une invasion que leurs maris pouvaient combattre. Cependant, la population mâle était présente et se tenait en avant des villages pour nous voir passer. Cinq ou six villages étaient parsemés au pied de l'Agrou-Iflan. C'étaient, à droite : Tirilt-mtà-Quonin, plus loin Irilt-Malek, et à gauche : Quaousrou, T'zionadou, Banou, etc. Je quittai un instant la colonne, pour

traverser le village de Tiziouadou, le plus rapproché de la montagne. Les femmes, des vieilles, qui restaient encore, s'enfuyaient à mon approche; les hommes s'enquéraient de mes désirs et de mes intentions; l'un d'eux me fit regagner la route par un chemin de traverse plus court.

Depuis la grande halte, nous avons à peu près suivi une ligne horizontale, à travers un pays mamelonné, maigre et schisteux. Après avoir dépassé le massif des Reboula, nous replongions encore à droite sur la vallée du Bou-Sellam.

Nous descendîmes ensuite, longeant le pic de l'Azrou (1), par un chemin étroit, pierreux et resserré entre deux murailles, dues en partie à l'art et en partie à la nature. A droite, au pied de l'Azrou, se trouvaient quelques mauvais jardins, plantés de figuiers de pauvre apparence; à gauche, nous laissions le village de Qaouzrou, dont quelques maisons touchent à la route.

On fit une halte au village de Telmet, assis sur un plateau qui domine les parties basses de la vallée des Beni-Ourtilan. Quelques habitants se montraient. L'idée me prit de pénétrer à travers le pâté de maisons, et je m'appuyai contre le mur d'enclos d'une cour. Quelques femmes s'y trouvaient, ne sachant si elles devaient se cacher ou se faire voir. Elles finirent par s'approcher, s'approchèrent de moi, s'émerveillèrent de mes lunettes et s'ébahirent en voyant que je pouvais les quitter et les reprendre à volonté.

Après une course descendante de deux ou trois kilomètres, on établit le camp autour du village d'Araça ou Beni-Quetran (2). Nous étions au centre des Beni-Ourtilan.

D. LECLERC.

(A suivre)



---

(1) Il faut lire *Azrou*, au lieu d'*Agrou*, partout où ce nom de montagne se trouve employé précédemment. — N. de la R.

(2) Ce paraît être le village que M. Carette appelle *Agni Ketran et Tala Ketran*. — N. de la R.

*Revue afr.* 4<sup>e</sup> année n° 24.